

Nouvelle de Claude Taddei

Primée par l'Association Mots et Yoga pour le concours :

Dis moi 10 mots à tous les temps 2023

Je suis là dans cette tranchée, cela fait déjà près de deux heures. Ma garde se termine. Purée, j'attends, toujours à la bourre Honoré ! Quelle heure peut-il être ? Je libère ma main droite et ouvre ma capote. À l'intérieur, à tâtons je cherche, je sens ma montre. C'est une très belle montre à gousset rangée là, au chaud dans la poche droite de mon gilet en laine. Gilet qui a été confectionné par mon épouse, Amélie, mon tendre et merveilleux amour. Je la regarde, la nuit est terriblement sombre. Je devine et lis 7h48. J'ai l'impression qu'elle est arrêtée et la porte jusqu'à mon oreille, puis je l'écoute. Tic-tac, tic-tac ! Non, c'est moi qui délire, qui m'impatiente. J'en peux plus d'attendre dans ce froid glacial, le jour va bientôt se lever. J'aime bien ce moment là, l'avant-jour. Un moment précieux, juste, juste avant l'aube et les premiers rayons du soleil. Celui-ci normalement se lève à l'est là, là, à ma droite où se trouvent nos ennemis. Putain de guerre ! Les autres en face n'attendent que ce moment pour nous canarder. Toujours synchrones les boches, leurs toquantes sont réglées comme du papier musique. Parfois j'entends le tic-tac d'une de leur montre, sûrement un gars de garde comme moi.

Tiens on vient ! « Bonjour mon capitaine ! » dis-je en portant ma main droite au droit de mon casque, bleu, légèrement bleuté, comme verni. Mon fusil Lebel est bien calé sur mon épaule, la baïonnette est engagée droit vers le ciel. Il me rend mon salut et me répond : « Bonjour Gustave, on ne vous a pas relevé ? Toujours en retard Honoré, il doit encore lambiner, quel mollasson ! ». « Non, non mon capitaine, il me reste environ 10 minutes de garde. Je le connais bien, on est du même coin. On vient du Cher tous les deux. On s'est déjà-vus lors d'un bal à Saint Satur près de Sancerres. Il est brave le bougre ». J'aime bien ce capitaine, il est humain, sympathique, toujours de bonne humeur. Et puis, question éducation, rien à redire. Professeur d'université il a beaucoup étudié, j'adore l'écouter parler. Il me fait penser à ma grand-mère Joséphine, institutrice. Il lui aurait bien plu. Elle, surnommée la reine de la conjugaison. D'ailleurs en ce moment, je suis sûr qu'elle m'aurait repris : « Bon sang Gustave mais tu aurais pu dire : la semaine dernière nous nous étions rencontrés au bal à Saint Satur. Le plus-que-parfait Gustave, ne jamais négliger le plus-que-parfait ». Quelle femme ! Nous nous étions tellement aimés, à l'instant, elle me manque terriblement.

Je devine au dos du capitaine une ombre grande et svelte, gris-bleue juste après le coude que fait la tranchée, à environ 50 mètres. L'homme avance comme il peut, la terre est gelée, il fait encore un peu sombre. Le froid intense, déjà hivernal, est

mordant. L'individu semble entouré d'une espèce de brume, à moins que ce ne soit son souffle. Les premiers rayons du soleil ont du mal à percer. Le soleil, notre soleil, si loin qu'il paraît si proche. J'ai lu un jour qu'il se situerait à au moins une année-lumière de la terre, ça doit faire loin ? Ce matin, ses rayons sont légers mais jaunes pâles, peu lumineux.

Au rythme d'un pas saccadé, il approche, on dirait un fantôme, je le reconnais et dis : « C'est lui mon capitaine ! ». Dare-dare, il se présente à nous, fusil et casque à la main, débraillé. Il nous salue : « Désolé Gustave, bonjour mon capitaine, j'ai eu du mal à me réveiller, tout le monde dormait, la nuit a été calme ». Je porte ma main droite à ma poche et sors mon paquet de cigarettes : « Aller on s'en grille une. Vous en voulez mon capitaine ? ». Il nous répond : « Non merci, j'ai arrêté depuis sept mois. Je vous conseille d'attendre un peu qu'il fasse bien jour. En fumant la nuit, vous faites des cibles parfaites pour l'ennemi. Pan ! Une seule balle et c'est fini ». Je range mon paquet et salue mes deux compagnons. Une dernière accolade à Honoré et lentement, au rythme du jour qui se lève, je me dirige vers l'abri souterrain.

L'abri, ma demeure depuis six longs mois. Que cette guerre est longue, pas plus de quelques mois qu'ils disaient là-haut en 14. On est le vendredi 15 novembre 1918, c'est la saint Albert. Dans trois jours, c'est mon anniversaire, j'aurai 36 ans. Déjà deux ans que j'en suis, toujours en vie, j'ai eu de la chance. Pourvu que cette boucherie cesse. C'est arrivé par le passé, on se fait la guerre et puis un jour cela s'arrête, cela s'est déjà-vu. Il suffit que l'on se mette d'accord, on discute, on signe et c'est l'armistice. J'en rêve, je me vois libéré et dare-dare je retourne chez moi retrouver ma tendre épouse et mes deux magnifiques enfants ; nous avons eu la chance d'avoir un garçon et une fille.

L'abri souterrain est spacieux, arrangé au mieux pour une vingtaine de soldats. Ce matin, un profond silence y règne. À la lueur de deux ou trois lanternes à huile, un halo lumineux me permet d'aller lentement, sans réveiller mes camarades, jusqu'à ma couche. Je suis épuisé et frigorifié. Dans un coin, près du fourneau en fonte qui fonctionne jour et nuit, je distingue la fine silhouette d'Eugène, un parisien. On se salue de la main. Il se prépare un peu de soupe. Une bonne soupe chaude c'est bon, ça fait du bien surtout quand il fait froid. Il me fait signe de le rejoindre. Je lui réponds d'un signe de la main que je suis crevé et vais dormir un peu. Le fourneau à bois réchauffe l'atmosphère. C'est calme, tout le monde dort. Il y en a deux qui ronflent. Enfin un qui ronflette, le second lui semble siffler, les deux sont dans le même rythme, ils sont parfaitement synchrones. L'ensemble un peu surréaliste est poignant, touchant comme si on nous avait tous mis en hivernage. Assis sur ce qui me sert de lit, je retire

doucement mes jambières et brodequins crottés comme cela n'est pas permis. La terre est gelée oui mais collante, de la glaise. J'abandonne le tout tel quel sur le sol. Je m'allonge tout habillé et m'enveloppe dans l'unique couverture dont je dispose. Mes paupières lourdes de fatigue se ferment, je sens chaque infime partie de mon corps se relâcher. Une chaleur, toute petite chaleur commence à m'envahir, je souris, je pense au bonheur que cela va me procurer. J'y suis presque, bien câlé, allongé sur mon côté gauche, mon visage enfouit dans mon oreiller.

Et là ! VLAN ! Tout m'échappe. Boom ! Boom ! Dehors c'est reparti. Des deux côtés ça tire dur, l'enfer de nouveau s'est déchaîné. Le diable et ses démons sont de sortie avec leur amie la grande faucheuse. Ensemble, ils se sont remis à valser, le bruit dehors devient assourdissant. Bien que sous terre, on sent, on ressent, on entend. Nous sommes tous réveillés, chacun s'active, il va falloir y aller encore mais mon dieu quand tout cela finira ! Encore un obus qui part, qui siffle et enfin qui explose. Boom ! Purée celui là n'était pas loin. Dans une ambiance d'angoisse et de peur, je m'équipe aussi vite que possible, pas question de lambiner, quelle sale guerre. BOOOOOM ! Et puis ... Plus rien.